

Anthroponymes et toponymes dans Le testament français d'Andreï Makine:¹ la centralité des noms littéraires

Richard Brütting

... C'est pas vrai ! Cet hurluberlu russe a écrit des romans dans « notre belle langue (...), par sa perfection, la plus riche de toutes les langues »² ?! Impensable ! Un peu de modestie alors, Товарищ !

C'est en ces mots – ou plutôt en de telles diatribes – que plusieurs éditeurs français avaient refusé la publication des premiers romans d'Andreï Makine. Un de ces éditeurs avait même remarqué – son avis est proprement cité dans *Le testament français* : « un drôle de Russe qui se mettait à écrire en français ». (TF: 282) Mais Makine, non moins rusé, trouva une belle solution à son problème éditorial, en assurant les avoir écrits en langue russe, et fait traduire ensuite en français par une certaine *Françoise Bour* et par *Albert Lemonnier*.³ Et c'est grâce à cette astuce, en s'inventant des traducteurs, que Makine réussit à faire accepter et publier ses premiers romans – que, bien sûr, on a « salué pour la qualité de la traduction. » (ibid.)⁴ Quoi qu'il en soit, Makine reçoit en 1995 pour *Le testament français*, simultanément, le Prix Goncourt, le Prix Médicis *ex æquo* et le Prix Goncourt des Lycéens ; en 1996, il obtient la nationalité française (refusée auparavant) ; en 2016, il est élu parmi les Immortels de l'Académie Française.

1. Résumé

Albertine et *Norbert Lemonnier*, les arrière-grands-parents français d'*Aliocha*, passent une bonne partie de leur vie en Russie. Séduite par ce pays, fas-

-
- 1 Cf. TF = Makine, Andreï (1995). – Je remercie Danièle Bister, Geneviève Gembries et Colette Kuntzsch pour leur précieuse assistance.
 - 2 Landais (1860: 7); cf. aussi TF: 50. – « Seine Versuche, in der Stadt des Lichts als Schriftsteller zu reüssieren, werden hochmütig abgeschmettert. Ihm, dem «russischen Kauz», wollen die Verleger nicht abnehmen, daß er seine Romane auf französisch schreibt. » (Vormweg 1998).
 - 3 Charlotte *Lemonnier* est la protagoniste du *Testament français*. – Les noms des deux traducteurs sont, bien sûr, une mystification. Il s'agit de deux hétéronymes de l'auteur.
 - 4 Clément (2007; chapitre « Le bilinguisme de l'auteur »). – C'est par un examen méticuleux concernant le «français» de Makine que Marcel Ferrand (2001) a déniché nombre d'expressions «impropres» (calques sur le russe) dans *Le Testament français* ; cf. aussi le commentaire de Maria Rubins (2007: 188) sur la portée critique de ces «coquilles».

cinée « par ses espaces sans jalons, par son temps endormi. » (TF: 63) Albertine vivra jusqu'à la fin de ses jours à *Boïarsk* dans une misérable isba. Pendant les années de la Première Guerre Mondiale, leur fille *Charlotte Lemonnier*, née en 1903, séjourne à *Neuilly-sur-Seine*, mais en 1921, elle aussi émigre en Russie pour mener une mission de la Croix Rouge. Au milieu des années 1920, elle épouse *Fiodor*, juge du peuple sous Staline.⁵

Charlotte dresse un tableau flatteur de la Belle Époque à ses petits-enfants, *Aliocha* et sa sœur, et leur transmet ainsi le souvenir exalté de ses années vécues en France. Fouillant dans une valise de sa grand-mère, *Aliocha* trouve des vieilles photos et des extraits de journaux français.⁶ En sa fonction de narrateur, il retrace son difficile acheminement vers l'âge adulte et son errance entre illusions et réalité, entre l'image élogieuse de la France et la vie rude de sa grand-mère en Union soviétique. Il relate l'arrestation arbitraire, puis la libération de *Fiodor* à l'époque des purges staliniennes, la fuite désordonnée de *Charlotte* lors de l'invasion hitlérienne en juin 1941, les années de Guerre, le retour de son mari invalide ; mais aussi la vie digne de *Charlotte* à *Saranza*, au bord de la steppe sibérienne, parmi les babouchkas et les personnes simples, voire bizarres.

Vers la fin des années 1970, *Aliocha* arrive en France où il commence, dans des conditions précaires, à écrire des romans en langue française. Cependant, après la mort de *Charlotte*, il apprend qu'il était le fruit d'un amour forcé perpétré dans le goulag, à savoir le fils de *Maria Stepanovna Dolina*, morte dans un «camp de femmes». – *Le testament Français* est un *Bildungsroman* à plusieurs facettes : construction identitaire (que suis-je ? Russe, Français, cosmopolite ?), éducation sentimentale, (« l'amour, c'est quoi ? » ; TF: 241) expériences de désenchantement, puis prise de conscience de la réalité.⁷

5 *juge populaire/народный судья* : « Dans le système soviétique, les juges populaires étaient des assesseurs, en général au nombre de deux, qui se joignaient au président de la cour durant les assises judiciaires ; contrairement à celui-ci, ils n'étaient pas juristes professionnels. Les juges populaires étaient élus. » (Dorion/Tcherkassov 2001: 123). – Quant à la «justice révolutionnaire» en Union soviétique cf. Mommsen/Nußberger (2007: 90–94).

6 La valise de *Charlotte* rappelle le poème « Le buffet » d'Arthur Rimbaud ; cf. Rimbaud (1960: 42).

7 Mon intérêt pour l'œuvre de Makine : nombreux voyages en Russie ; organisation, avec des chercheurs allemands, italiens et russes, de Séminaires Internationaux à Francfort, Moscou, Hambourg, Belluno et Saint-Petersbourg ; publication des actes en quatre volumes (cf. Brütting 1997, 1999, 2001, 2005) ; longs séjours en France : une année comme étudiant (Université Paris Nanterre), une année comme Lecteur d'Allemand (Université d'Orléans).

2. Remarques préliminaires

2.1. La notion de « poétonyme »

Employés de façon référentielle, les poétonymes désignent et différencient (comme les noms propres en général) des entités *individuelles* (femmes/hommes, lieux, animaux ...), mais comportent, en outre, des connotations culturellement figées⁸ et individuelles liées à des connaissances et à des souvenirs personnels, p. ex. d'une ville, d'un enseignant, etc. La qualité spécifique des poétonymes (les noms propres dans l'univers textuel d'une œuvre littéraire) consiste en un *surcroît de la dimension connotative* aux dépens de la dimension dénotative, et ce surcroît connotatif est largement utilisé dans l'écriture littéraire (cf. Brütting 2013: 25–31).

2.2. Choix et fonctions des poétonymes étudiés

- Alors que tous les noms propres contenus dans un texte littéraire sont à considérer comme des poétonymes, j'ai choisi, en premier lieu, des *poétonymes fictionnels* (*fictionymes*), c'est-à-dire des poétonymes qui, désignant des entités individuelles, n'ont pas de référent défini dans l'univers spatio-temporel du monde réel, mais renvoient au texte littéraire. Cela n'exclut pas des « traces » référentielles, p. ex. des connotations liées à l'origine étymologique d'un fictionyme ou bien des allusions à des éléments du monde réel.
- Le critère le plus important était, pour moi, l'apport d'un poétonyme à l'étagage et à l'ancrage du *symbolisme* du roman makinien, en d'autres paroles à l'ouvrage et à la consolidation de son *sens*.
- L'assurance de la *cohérence textuelle* me paraît un ultérieur critère important. Cela se fait par des répétitions du même poétonyme tout au long du texte, par la mention de variantes (diminutifs, petits noms, surnoms, sobriquets ...) et aussi par la création de réseaux onymiques. (cf. *ibid.*: 33s.)

Comme je l'ai démontré dans mes études concernant des œuvres p. ex. de Flaubert (cf. Brütting 2016), de Thomas Mann et de Tomasi di Lampedusa,⁹ les noms propres sont le centre focal de bien des textes de la littérature mondiale, une

8 En France, l'élocution du prénom *Richard* déclenche facilement un « Ah ! Cœur de Lion ! ».

9 Cf. Brütting (2013: 91–132; 133–156).

zone de cristallisation du sens, et c'est pour cette raison que les auteurs choisissent les noms des protagonistes et des lieux de leurs narrations avec beaucoup de soin. Chez les lecteurs, les noms littéraires se fixent fortement dans la mémoire, souvent plus profondément que les détails de l'intrigue.¹⁰ Néanmoins, et cela tient avant tout au caractère bi- sinon multiculturel du roman d'Andreï Makine,¹¹ la valeur symbolique des différents poétonymes est particulièrement opaque. Par conséquent, une analyse approfondie des noms littéraires peut considérablement contribuer à une meilleure compréhension de cette œuvre.

2.3. Recherches sur la conception poétique du texte

Considérant le vaste éventail des recherches sur les noms littéraires,¹² je ne me livrerai cependant pas à une étude des problèmes liés à la production effective du texte, étant donné qu'une biographie fiable de Makine n'est pas encore écrite et que lui-même est extrêmement réservé sur les détails de sa biographie.¹³ Je me concentrerai donc sur la conception poétique (*«Poetizität»*) du *Testament français* – en outre sur les aspects historiques du roman –, évitant des spéculations au sujet de la corrélation entre la narration littéraire et la réalité biographique de l'auteur :

En effet, la plupart des détails biographiques <connus> relèvent de ses romans, et notamment du *Testament français*, écrit à la première personne par un narrateur d'origine sibérienne devenu écrivain francophone. Or, la critique a parfois opéré un transfert d'éléments, attribuant à la personne de l'auteur l'expérience de ses narrateurs et ses personnages. (...) Mais en réalité, la biographie de Makine reste lacunaire et ambiguë. (Mistreau 2017b: 184)

De telles investigations sont donc du domaine des biographes (futurs) de Makine.

10 Cf. Kohlheim (2012/2013) ; Kohlheim (2019: 13s.). – Une belle citation illustre cette affirmation : « Les rues parisiennes, dans nos récits, étaient secouées constamment par les explosions des bombes. (...) Certains de ces ennemis de l'ordre social garderaient longtemps pour moi, dans leur nom, un fracas explosif ou le bruit des armes : Ravachol, Santo Caserio ... » (TF: 107)

11 Cf. p. ex. Clément (2007) ; Harmath (2016) ; Mélat (2002) ; Nazarova (2005).

12 Cf. Brütting (2013: 235–238), chap. « Fragenkatalog zur literarischen Onomastik (anstelle eines Nachworts) ». – Le *Fragenkatalog* est développé dans mon article « Poetonomastik : Namen in der französischen und italienischen Literatur » (Brütting : à paraître).

13 C'est ce qu'a démontré clairement Diana Mistreau (2017b: 182–185).

3. Les noms littéraires

3.1. Un fictionyme polyvalent : *l'Atlantide*

L'Atlantide est la dénomination centrale,¹⁴ constamment citée dans *Le testament français*. *Aliocha* (le narrateur à la première personne),¹⁵ ne cesse de rassembler des informations liées à ce toponyme riche en significations, de s'y confronter, d'y réfléchir. *L'Atlantide* réfère d'abord à la ville de Paris, submergée par la crue désastreuse de janvier 1910 (TF: 276).¹⁶ Captivés par les récits fascinants de leur grand-mère, *Aliocha* et sa sœur voient réapparaître *l'Atlantide* dans le scintillement d'une rivière sibérienne :

Nous voyions maintenant sortir de cette marée fantastique les conglomerats noirs des immeubles, les flèches des cathédrales, les poteaux des réverbères – une ville. (...) Géante, harmonieuse malgré les eaux qui inondaient ses avenues, une ville fantôme émergeait sous notre regard ... (TF: 25)

Le toponyme, cependant, ne concerne pas seulement Paris submergé, mais évoque aussi l'Hexagone entier avant la catastrophe de la Première Guerre Mondiale. La dénomination provient de deux dialogues de Platon, *Timaïos* et *Kritias*, où le philosophe décrit une *polis* idéale engloutie par la mer. Sous le titre *Nova Atlantis*, Francis Bacon identifia, en 1627, les survivants du déluge comme fondateurs des sciences modernes.¹⁷ Jules Verne, nommé dans le roman de Makine à la fois directement (cf. TF: 21 et 24) et indirectement, (cf. TF: 144)¹⁸ décrit une « curieuse excursion » (Verne 1990: 411), durant laquelle le professeur *Aronnax* inspecte les fonds de l'Atlantique, accompagnant *Nemo*, le capitaine mystérieux du sous-marin *Nautilus*. Graduellement, le professeur comprend que la promenade nocturne se dirige

14 Cf. Nazarova (2004) ; Mistreanu (2017a).

15 Le narrateur ne révèle qu'une seule fois son prénom, comme s'il voulait le cacher aux lecteurs, craignant les effets magiques de la nomination par autrui : *nomen est omen* ; cf. Debus (2002: 81–83).

16 Cf. [Dossier Crue 1910]. – Le poétonyme *Atlantide* parodie, bien sûr, la devise de la capitale de la France : « *Fluctuat nec mergitur* » « Elle est battue par les flots mais ne sombre pas » (cf. Demaille 2018), avant tout le *nec mergitur*.

17 H. G. [Heinz J. Galle] (1999). – Résidant à l'extrême Ouest, le titan *Atlas* (gr. ἄτλας) portait, selon la mythologie grecque, la voûte du ciel sur ses épaules ; les Grecs appelaient Ἀτλαντικὸν πέλαγος la mer qui baigne la côte de l'Afrique occidentale ; cf. Pfeifer (éd.) (2011: 69, s.v. 'Atlas).

18 Lutte contre le calamar ; cf. Verne (1990: 555s.).

vers l'Atlantide de Platon (...). C'était donc cette région engloutie qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Lybie, au-delà des colonnes d'Hercule, où vivait ce peuple puissant des Atlantes (...). Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de terre. Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement de cette Atlantide, dont les plus hauts sommets, Madère, les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, émergent encore. (Verne 1990: 422s.)¹⁹

Pour les petits-enfants de *Charlotte*, l'*Atlantide* se concrétise peu à peu : « Ce continent émergé se remplissait des choses et des êtres. » (TF: 29) Une des narrations les plus impressionnantes pour eux est le récit de la visite fastueuse du tsar Nicolas II et de son épouse Aleksandra Fedorovna en France en octobre 1896, encensée par José-Maria de Heredia dans le poème de style déclamatoire *Salut à l'Empereur*,²⁰ ainsi que l'énumération des mets du banquet donné en honneur des hôtes russes. Aliocha est fasciné surtout par l'enchantement des mots énigmatiques « bartavelles et ortolans » (TF: 41), s'en souvenant lorsque lui et sa sœur font la queue devant un magasin (cf. TF: 61). Souffrant de l'agressivité de ses compatriotes russes, il se répète ces mots

comme des sésames secrets avec sa sœur pour échapper, cette fois, à la violence ambiante. Deux mots qui traduisent l'univers fastueux et impressionnant de mystère avec ses « bartavelles et ortolans truffés rôtis » (...). D'un côté, l'inhumain, le tabou du cannibalisme. De l'autre, l'inaccessible gastronomique en des mets inconnus.²¹

19 Notons que ce passage n'est pas cité dans *Le Testament français*, mais seulement évoqué par le *nom* de Jules Verne.

20 Cf. Heredia 1896. – Les « stances héroïques » du *Salut à l'Empereur* comprennent 60 vers, dont, dans le roman makinien, 40 sont cités. Mais par qui ? Est-ce que *Charlotte*, connaissant par cœur ces 40 vers, les avait récités devant ses petits-enfants ? Est-ce qu'*Aliocha* les avait mémorisés ? Ou bien *le narrateur* les signale-t-il après avoir consulté une édition des œuvres de José-Maria de Heredia ? Ou bien est-ce un ajout de *l'auteur* ?

21 Clément (2007 ; chap. « Le bilinguisme diégétique »).

C'est seulement à l'âge de quatorze ans qu'il comprendra le sens de ces deux mots : « Oui, je savais à présent qu'il s'agissait du gibier très apprécié des gourmets. Un plat délicat, savoureux, rare, mais rien de plus. » (TF: 156)²²

L'*Atlantide* d'antan était, selon les récits de *Charlotte* et les souvenirs que le narrateur en a gardé, avant tout le synonyme du luxe et de l'élégance d'une nation imprégnée de charme féminin et d'amour romantique – si bien décrits par Flaubert, dévoilant, dans *Madame Bovary* (roman lu très tôt par Aliocha !) les lectures secrètes de la jeune Emma.²³ Les aventures érotiques d'éminentes «autorités» françaises sont exposées par *Charlotte*, comme le narrateur le souligne, autant avec franchise qu'avec délicatesse, sans l'hypocrisie et la pruderie des babouchkas russes : « Je pressentais dans cette liberté d'expression une vision insolite du corps, de l'amour, des rapports entre l'homme et la femme – un mystérieux «regard français». » (TF: 103)

Les considérations précédentes nous mènent à un examen du fonctionnement subtil du nom littéraire *Atlantide*. *Le testament français* comporte 28 occurrences de ce poétonyme, mentionné pour la première fois à la page 26 et la dernière fois à la page 304. Dans la première moitié du roman, plus précisément entre les pages 26 et 152, on recense 26 occurrences, donc la grande majorité (environ une occurrence toutes les cinq pages), ce qui souligne la fascination permanente du *jeune Aliocha* pour la France «romanesque». Notons aussi que la formule « notre France-Atlantide », employée à la page 27 et répétée à la page 304, offre un cadre qui enserre presque la totalité de l'espace romanesque, s'enrichissant progressivement de diverses significations.²⁴ Par conséquent, l'expression finale « notre France-Atlantide » résume les expériences «françaises» d'*Aliocha*, qui proviennent soit des récits de *Charlotte* soit de ses lectures.

22 Constatons, toutefois, que ni le narrateur ni Charlotte n'ont décrit la capture ou la «préparation» hideuse de l'ortolan (= *Emberiza hortulana*) ! – « Adoré par Alexandre Dumas, estimé par François Mitterrand et Alain Juppé, et cuisiné par Alain Ducasse, cet oiseau est une espèce protégée qu'il n'est, en théorie, plus possible de déguster. (...) Réputé pour sa chair délicate depuis le Moyen Âge, l'oiseau était «autrefois» capturé vivant dans une matole (petite cage métallique), puis placé dans une boîte à l'abri de la lumière pour l'empêcher de chanter. Le pauvre ortolan était ensuite engraisé de millet blanc avant d'être noyé dans de l'armagnac, assaisonné, puis plumé, avant d'être passé à la cassolette pour enfin être dégusté selon un rituel bien particulier. » Mignon (2016) ; cf. aussi Mathiot (1990: 408).

23 Cf. Flaubert (1951: 358s.).

24 «intensionale Auffüllung des Propriums über den Text»; cf. Kalverkämper (1978: 390–393).

Le narrateur suppose que tous les lecteurs connaissent la signification originelle, si vague soit-elle, du toponyme *Atlantide* : « île fabuleuse de l'Atlantique, jadis engloutie. Elle a inspiré depuis Platon de nombreux récits légendaires » (Le Petit Larousse 2018: 1297, s.v. *Atlantide*). Notons, cependant, que, même si Jules Verne est plusieurs fois, directement ou indirectement, mentionné dans *Le testament français*, l'*Atlantide* n'est pas associée *textuellement* ni à cet écrivain ni à *Vingt mille lieues sous les mers*. Il est à présumer que l'allusion à Jules Verne est plutôt une indication donnée au lecteur pour lui rappeler la signification originelle (<standard>) du toponyme *Atlantide*.

Le nom propre *Atlantide* est plusieurs fois *modifié*.²⁵ C'est qu'il ne réfère pas, comme le toponyme standard, à « île fabuleuse de l'Atlantique, jadis engloutie », mais, de façon *métaphorique*, d'abord à la crue de 1910, quand la Seine avait inondé la capitale française (cf. TF: 25). Dès la page 26, le terme prend un sens plus large : *Atlantide* fait référence « à la France de notre grand-mère », ce qui est explicitement suggéré avec le nom composé *France-Atlantide*. (cf. TF: 27, 44, 102 et 304)²⁶ C'est l'expression « univers englouti par le temps » (TF: 29), reprise à la page 37 par « l'Atlantide engloutie par le temps », qui poursuit la métaphorisation du nom *Atlantide* : Le poétonyme passe d'un phénomène naturel concret (<crue ; inondation>) à une dimension historique, et cela dans le sens baudelairien : « O douleur ! ô douleur ! Le temps mange [engloutit] la vie ».²⁷

Si le vocable *Atlantide* contient une signification polyvalente, la source communicative (<énonciateur>) de ce terme, pourtant, n'est jamais précisée. Est-ce que la modification métaphorique du toponyme originel revient à *Charlotte* ? S'agit-il d'une trouvaille du jeune *Aliocha* ou bien du narrateur ? Le déterminant possessif <notre>, précédant *Atlantide*, est également ambigu.²⁸ Se rapporte-t-il à un <nous inclusif> ou bien à un <nous exclusif> (dans la terminologie de Benveniste) ? Seulement l'expression « l'Atlantide de notre enfance » semble permettre une identification du déterminant possessif. Dans ce cas, les référents de <notre> sont le jeune *Aliocha* et sa sœur. – D'autres contextes du poétonyme <Atlantide>, p. ex. « l'Atlantide-France me paraissait une *terra incognita* » (T: 102), « cette fabuleuse Atlantide » (TF: 139) et « Les reflets éphémères

25 Cf. Leroy (2004: 67–75), chap. « Nom propre modifié et nom propre standard : une distinction pertinente ? ».

26 La variante « Atlantide française » se trouve à la page 40.

27 Cf. Baudelaire (1961: 19), [sonnet X: *L'ennemi*].

28 « notre Atlantide » : 7 occurrences ; « notre France-Atlantide/notre Atlantide française » : 3 occurrences.

de l'Atlantide » (TF: 140), accentuent le flou et la mouvance du contenu sémantique de ce terme. La distanciation du narrateur, qui se manifeste dans des expressions comme « je rêvais du balcon de Charlotte, de son Atlantide » (TF: 95) et « l'Atlantide de Charlotte » (TF: 277), est du même registre. Elle démontre, d'une part, le refus du narrateur d'assumer les récits de *Charlotte* tels quels, d'autre part la nostalgie du paradis perdu de la naïveté enfantine ...

Atlantide, en substance, est un mot <valise>, qui englobe des significations diverses et changeantes au cours du roman, se prêtant ainsi judicieusement à esquisser les divergences et les contradictions des représentations de la France vues par Aliocha.

* * *

Néanmoins, déjà le jeune *Aliocha* se rend compte de certains aspects illusoire sinon mensongers des narrations de sa grand-mère, p. ex. l'image qu'elle donne du tsar Nicolas II. C'est que *Charlotte*, née en 1903, au fond, ne fait que s'appuyer sur les éloges journalistiques, conservés dans sa fameuse valise, de la visite officielle du couple impérial en 1896.²⁹ Elle présente Nicolas II comme un esthète francophile – dans les manuels scolaires soviétiques, en revanche, il apparaît comme un tyran sanguinaire. *Aliocha* remarque aussi la fausseté du poème grandiloquent de Heredia, qui passe sous silence la sanglante invasion napoléonienne en Russie, et surtout la retraite désastreuse de la Grande Armée, par la tournure euphémisante « héros de l'époque lointaine / Où Russes et Français en un tournoi sans haine, / Prévoyant l'avenir, mêlaient déjà leur sang. » (TF: 48)³⁰ Notons pourtant que l'intention de *Charlotte* était d'enthousiasmer les enfants pour une autre sorte de vie que celle du quotidien soviétique, de développer leur faculté de s'imaginer un <ailleurs>.

29 Rencontre avec le président Félix Faure dans le cadre de la nouvelle alliance franco-russe conclue en 1893 par Sadi Carnot (assassiné le 24 juin 1894 par Caserio) et le tsar Alexandre III ; cérémonie commémorative le 7 octobre 1896 : pose de la 1ère pierre du Pont Alexandre III ; cf. Chronologie.

30 « Le modificateur <Atlantide>, qui traduit la prise de conscience du fait que l'image de la France fabuleuse, mythique et idéale produite par leur imagination ne correspond pas à celle du pays réel, a sans doute été ajouté tardivement par le narrateur, au moment de la rédaction du roman. Lors des étés de son enfance, les contours de ce pays lointain sont fluctuants, construits et déconstruits perpétuellement au long du livre, au fur et à mesure que le narrateur découvre et y intègre de nouvelles connaissances. (...) Il imagine ainsi la France en arrangeant dans une représentation mentale cohérente des fragments d'informations dispersés, provenant des récits de sa grand-mère, de ses lectures ainsi que de sa connaissance du monde, en l'occurrence russo-soviétique (...). » (Mistreau 2019: 289).

3.2. *Pachka*

C'est surtout dans l'univers de l'érotisme qu'*Aliocha* fait des expériences malencontreuses, qui s'opposent fondamentalement aux récits fascinants de *Charlotte* : en matière de sexualité, les garçons du même âge profèrent des « gros mots », réprouvés par *Aliocha*. *Pachka*, un copain de classe, de deux ans l'ainé d'*Aliocha*, prétend lui « expliquer » la raison pour laquelle Lénine n'avait pas d'enfants : « C'est qu'il ne savait tout simplement pas faire l'amour ... »³¹ employant un « verbe dont jamais je n'aurais osé me servir et qui, appliqué à Vladimir Ilitch, devenait d'une obscénité monstrueuse. » (TF: 102)

Grâce à sa « greffe française », c'est-à-dire grâce au capital culturel transmis par *Charlotte* et acquis par des lectures ardues, *Aliocha* vit en marge du milieu scolaire russe. *Pachka*, lui aussi, est détesté par ses copains de classe, « parce qu'il leur renvoyait une image très déplaisante de l'adulte. » (TF: 142) Sans nommer le prénom du garçon, qui personnifie la *non-Atlantide*, le narrateur l'introduit dans le roman de façon singulière : « Étrangement, c'est un être qui ne savait rien de la France, qui n'avait jamais lu un seul auteur français (...). » (TF: 141) Tout le raffinement de la culture française ainsi que l'érudition livresque d'*Aliocha* sont absents dans la vie de ce jeune. Pourtant, c'est leur statut de paria qui unit les deux écoliers.

Faisant souvent l'école buissonnière, « Pachka apportait dans la classe l'odeur du poisson, de la neige et, au temps du redoux, celle de la glaise. » (TF: 142) L'activité préférée du garçon est la pêche hivernale. Défiant tous les dangers à la recherche d'endroits poissonneux, il tombe parfois dans l'eau glaciale de la Volga : « D'habitude, Pachka parvenait à s'en sortir avant mon intervention. Tel un marsouin, il s'arrachait à l'eau et retombait, la poitrine sur la glace, rampait en dessinant une longue trace mouillée. » (TF: 143) À première vue, l'adolescent semble être l'incarnation de l'image (stéréotypée) de la Russie profonde, qui avait survécu à toutes les calamités de son histoire : endurance, inépuisable énergie vitale, débrouillardise, capacité de vivre dans la plus grande simplicité. (cf. Kappeler 2000: 59–61)

31 Affirmation douteuse sinon fautive ! Lénine, marié depuis 1898 à Nadejda Kroupskaïa, eut pendant son séjour à Paris et à Longjumeau, puis en Galicie une liaison amoureuse (longtemps tenue secrète en Union soviétique !) avec sa collaboratrice confidentielle, la féministe marxiste d'origine française Inès/Inessa Armand (1874–1920); cf. Armeni (2015: 69–78 ; 92–96). Cependant, pour apparaître comme mari fidèle, il sacrifia les aspirations émancipatrices et les sentiments d'Inès à son obsession de « discipline révolutionnaire » (cf. *ibid.*: 97–105 ; cf. aussi 133–141), barrant pareillement les revendications libératrices des femmes soviétiques.

Pachka, ainsi que tout le monde l'appelait, menait la vie de ces moujiks bizarres qui gardent en eux, jusqu'à la mort, une part d'enfance, ce qui contraste tellement avec leur physique sauvage et viril. Obstinément, ils fuient la ville, la société, le confort, se fondent dans la forêt et, chasseurs ou vagabonds, y finissent souvent leurs jours. » (TF: 142)

En substance, le jeune représente les forces telluriques de la Nature, voire une sorte de paganisme lié aux quatre éléments. Et ceci vaut aussi pour la sexualité : *Pachka* est une figure emblématique de l'éros non-humanisé. Sur son invitation, *Aliocha* épie une prostituée qui se fait « baiser », sans manifester la moindre trace de participation émotionnelle, par deux soldats. Sans tarder, toutefois maladroitement, il cherche à répéter un acte sexuel semblable avec une jeune fille anonyme ; pourtant, il ressort fort déçu de cette aventure. *Pachka* se révèle ainsi être un petit *Méphistophélès* : exploitant habilement les rêves d'amour romantique et les désirs sensuels d'*Aliocha*, il le séduit et le domine comme un *pacha* despotique.

Quant à l'étymologie du prénom *Pachka*, on trouve plusieurs explications. *Pachka* peut dériver de *Pach*, diminutif de *Pakoslav* (nom paléoslave composé : « fort » + « gloire ») ;³² dans ce cas, *Pachka* renverrait à la robustesse « chthonienne » du garçon et de la Russie profonde ; ou bien ce prénom est, comme *Pacha*, un diminutif soit de *Pavel* « Paul », soit de *Parfion* (*Pavell/Parfion* > *Pacha* > *Pachka*).³³ *Pachka*, alors, serait le *pacha/паша*, qui dirige la vie sensuelle d'*Aliocha*.

Ce qui m'a frappé avant tout c'est que *Pachka* est l'anagramme du mot *chapka/шапка* « bonnet en fourrure », que les Russes portent, avec le *ватник*, la « veste ouatée », pendant les travaux hivernaux en plein air. Il est à noter que le narrateur utilise à plusieurs reprises le mot d'origine russe *chapka*, alors que le mot russe *ватник* n'est jamais mentionné. – Dans notre roman, il n'y a que deux personnes qui portent la *chapka*, à savoir *Pachka* (cf. TF: 146s.) et une inconnue grossièrement vêtue, représentée sur une photo que le petit *Aliocha* avait trouvée dans la valise de Charlotte. (cf. TF: 15s. ; 161; 309)

Une jeune femme dont l'habit jurait étrangement avec l'élégance des personnages qui se profilaient sur d'autres photos. Elle portait une grosse veste ouatée d'un gris sale, une *chapka* d'homme aux oreillettes rabattues. Elle posait en serrant contre sa poitrine un bébé emmitoufflé dans une couverture de laine. (TF: 15s. ; cf. aussi TF: 161)

32 Cf. Kohlheim, R./Kohlheim, V. (2005: 498, s.v. *Pasch* et *Paschke*).

33 Cf. [Russie virtuelle]: Prénoms (s.v. *Pavel* et *Parfion*).

Charlotte cacha aussitôt cette photo, à peine eut-elle vu qu'Aliocha s'y intéressait (TF: 161). Car cette photo représentait la mère biologique d'Aliocha, *Maria Stepanovna Dolina*, qui avait ordonné de dissimuler le plus longtemps possible la vraie origine de son fils, né d'un amour forcé dans le goulag. C'est à travers la *chapka* que *Maria Stepanovna*, fille d'un koulak, photographiée en hiver, est associée, mais en tant que *victime*, aux perversités démoniaques de *Pachka* ainsi qu'à celles de *Staline* et *Béria*.

Aliocha a donc une double ascendance, deux génitrices : sa propre mère était une paysanne russe, victime du système diabolique de *Staline* ; sa mère sociale, en revanche, une Française cultivée, vivant de son plein gré en Sibérie. Dans sa recherche d'une identité stable, *Aliocha* est tiraillé entre deux espaces culturels vitaux. Trouver l'équilibre entre ces traditions divergentes est un défi existentiel pour lui. C'est par l'écriture qu'il cherche à résoudre ce conflit.

3.3. *Stalinka* / *Stalingrad* / *Staline*

La Stalinka, toponyme riche en significations, se rapporte à un petit bois «ensorcelé» aux alentours de *Saranza*, lieu d'habitation sibérien de *Charlotte Lemonnier*. Ce bois malfamé, disparu maintenant – entretemps on y a construit un stade –, (TF: 308) ne datait pas «du temps où Berthe filait», mais était un produit du XX^e siècle : *Stalinka* provient de *Staline*,³⁴ depuis 1912 pseudonyme de Iossif Vissarionovitch Djougashvili (1879–1953). *Staline* était surnommé *Grand Guide des Peuples* ; *Généralissime* ; (*Petit*) *Père des Peuples*.

Dans *Le testament français*, le narrateur explique deux fois la formation du toponyme *Stalinka* :³⁵

On appelait cet endroit la « Stalinka » d'après le nom de la ligne de défense³⁶ qu'on avait construite ici pendant la guerre. (...) La ligne avait été démontée, les restes du matériel de guerre s'étaient retrouvés abandonnés dans ce bois qui en avait hérité le nom. « La Stalinka », disaient les habitants de Saranza, et leur ville semblait entrer ainsi dans les grands gestes de l'Histoire. (TF: 154)

34 *Staline* dérive du mot russe *сталь* «acier».

35 *stalinka/сталинка* : « Surnom donné à un chemin de fer que Staline avait décidé de construire dans le nord-ouest de la Sibérie, de Salekhard à Igarka, à l'aide de milliers de prisonniers politiques. Un grand nombre y moururent et le chemin de fer ne fut jamais terminé. Aujourd'hui, le[s!] rails et quelques locomotives y sont en train de rouiller ... » Dorion/Tcherkassov (2001: 260).

36 Ligne défensive (fictive ?) en Sibérie ; à ne pas confondre avec la *Ligne Staline*, allant de la Mer Baltique à Minsk et, longeant le Dniestr, à la Mer Noire.

Vers la fin du texte, le narrateur répète : « (...) sous les arbres de ce bois encombré de matériel de guerre et que les habitants appelaient <Stalinka>. » (TF: 308) *Stalinka*, donc, n'est pas une dénomination officielle, mais fait partie des *rumeurs* propagées par des habitants de l'endroit. – Mais pourquoi cette insistance sur cette appellation ? Examinons les propriétés de la *Stalinka* :

- (1) « Entre l'immeuble où habitait Charlotte et la steppe, il y avait une sorte de petit bois très dense, impénétrable même : des broussailles de mûriers sauvages, des branches griffues de coudriers, des tranchées affaissées, pleines d'orties. » (TF: 154) Ce bois représentait un monde interdit, plein d'arcanes. Outre les barricades naturelles, il y avait aussi des barrières artificielles : « D'ailleurs, même si, au cours de nos jeux, nous parvenions à percer ces encombrements naturels, d'autres, ceux fabriqués par l'homme, obstruaient le passage : les rangs entortillés de barbelés (...). » (ibid.) – THÈMES évoqués : **obscurité ; mystère**.

Au fond, la *Stalinka* est la version <XX^e siècle> du conte de fée de Perrault *La Belle au bois dormant* :³⁷

(...) tout autour du parc (se trouvait) une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces³⁸ et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer ; en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des tours du château (...). (Perrault 1993: 14)

- (2) Dans ce bois, on rencontrait les « croisements rouillés des obstacles antichars ... (...) La ligne avait été démontée, les restes du matériel de guerre s'étaient retrouvés abandonnés (...). » (TF: 154) Tout y était négligé, gâché. – THÈMES évoqués : **décrépidité ; proie du Temps**.
- (3) « On affirmait que l'intérieur du bois était miné. Cela dissuadait même les plus crânes parmi nous qui auraient voulu s'aventurer dans ce *no man's land* replié sur ses trésors rouillés. » (TF: 154s.) – « (...) selon les rumeurs, dans les fourrés de la *Stalinka* on pouvait tomber sur une mine ... » (TF: 308) Le petit bois aux alentours de *Saranza* aurait donc présenté, *selon les rumeurs*, le danger persistant, dissimulé sous terre, d'explosions mortelles. Le lecteur, cependant, se demande : S'agit-il d'un danger réel ou, peut-être, seulement imaginaire ? – THÈMES évoqués : **fatalité ; angoisse ; hantise de la mort**.

37 Conte mentionné dans *Le testament français* ; cf. TF: 22.

38 A la parole <ronces> de Perrault correspond, dans le roman de Makine, le synonyme <mûriers sauvages>, qui fait allusion aux <barbelés>.

Chez Perrault, le passage correspondant se lit ainsi :

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnait alors (...), étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler : les uns disaient que c'était un vieux château où il revenait des esprits ; les autres que tous les sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise (...). » (Perrault 1993: 14 et 16)

Dans *Le testament français*, le spectre de *Staline* apparaît bien des fois (cf. *Laurent 2006: 37–39*) : la première mention de ce nom est liée à une vieille photo trouvée par *Aliocha* dans la fameuse valise de *Charlotte* ; cette photo, montrant Armand Fallières, président de la République française du temps des inondations de 1910, unissait, selon les fantaisies naïves du petit *Aliocha* et de sa sœur, « dans ses traits la noble prestance de notre arrière-grand-père Norbert et la solennité pharaonique d'un Staline (...). » (TF: 27) Les visions ingénues des enfants étaient certainement déterminées par les innombrables photos et images représentant *Staline*, divulguées dans la presse et dans les manuels scolaires, exposées en public jusqu'à la fin des années 1950 (parfois même aujourd'hui) : « La réalité russe transparaissait souvent sous la fragile patine de nos vocabulaires français. Le président de la République n'échappait pas à quelque chose de stalinien dans le portrait que brossait notre imagination. » (TF: 39)

D'une plus grande gravité sont les souvenirs de *Charlotte* liés à l'atmosphère menaçante des années 1930: dans tous les bureaux de l'Union soviétique, à l'instar de *Staline*, tous les fonctionnaires, comme le juge du peuple *Fiodor* (< grec *Théodore* <cadeau de Dieu>), travaillaient jusqu'à trois heures du matin ... : « Du Kremlin, le maître semblait imposer sa mesure au flux du temps et au soleil même. Quand il allait se coucher, toutes les horloges de la planète indiquaient trois heures du matin. Du moins, tout le monde le voyait ainsi. » (TF: 117). – En même temps, la hantise de voitures noires pesait sur les familles : « Les gens disparaissaient tantôt au travail, tantôt en pleine nuit, chez eux, après le passage d'une voiture noire dans les rues enneigées. » (ibid.) *Fiodor*, le mari de *Charlotte*, lui aussi fut arrêté le soir du réveillon :

Cette scène d'arrestation, qui s'était déjà répétée des millions de fois durant une seule décennie dans la vie du pays, eut ce soir pour décor ce sapin de Noël, ces deux enfants avec leurs masques en carton – lui, le lièvre, elle, l'écureuil. (TF: 118)

Après la mort prématurée des parents³⁹ d'*Aliocha*, l'omniprésence de *Staline* s'accroît avec l'arrivée de la sœur anonyme du père : « Ma tante était un personnage issu de l'époque stalinienne. Staline était mort depuis vingt ans, mais elle n'avait pas changé. » (TF: 184).

Cette femme apporta avec elle le souffle pesant et fort de la vie russe – un étrange alliage de cruauté, d'attendrissement, d'ivresse, d'anarchie, de joie de vivre invincible, de larmes, d'esclavage consenti, d'entêtement obtus, de finesse inattendue. » (TF: 180)

Puisqu'elle n'appréciait pas le *Généralissime*, elle mettait en évidence la « pagaille meurtrière des premiers jours de la guerre », durant laquelle son mari fut tué. « Ma tante savait qui était coupable de ce début catastrophique et elle racontait à qui voulait l'entendre. » (TF: 184) Payant cher sa loquacité, elle devait passer huit ans dans un camp (cf. TF: 91). Son « stalinisme », d'ailleurs,

c'était surtout sa manière de parler, de s'habiller, de regarder dans les yeux des autres comme si l'on avait été toujours en pleine guerre (...). Elle vivait comme dans les années où les voisins échangeaient un coup d'œil silencieux en indiquant d'un mouvement des sourcils une maison – la nuit, toute une famille avait été embarquée dans une voiture noire ... » (TF: 184s.)

Dmitritch,⁴⁰ le père des enfants de la tante, lui aussi, fait entrer de manière grossière l'époque stalinienne dans l'existence d'*Aliocha* : il le fait boire de la vodka, il lui raconte « sans faux-fuyants » (TF: 187) des atrocités commises pendant la guerre et il le confronte brutalement avec des perversités sexuelles de *Lavrenti Béria*, chef du NKVD (1938–1945), obsédé par des phantasmes de domination et d'omnipotence charnelle envers tout ce qui est féminin.

La Stalinka illustre, évidemment, la hantise de l'omniprésence de Joseph Staline (cf. Luks 2002), même après sa mort survenue le 5 mars 1953, et cela malgré la déstalinisation amorcée par Nikita Khrouchtchev en 1956. Isaac Deutscher souligne que, pendant les purges sanglantes des années 1930, le dictateur ne se présenta jamais en personne dans une salle de tribunal, mais qu'on

39 Le narrateur ne mentionne jamais les noms de ses parents ni celui de sa sœur ; « pour Aliocha-Makine, sa famille est une famille tout à fait ordinaire et rien ne la différencie d'autres millions de familles soviétiques sauf son ascendance française du côté de la mère, son initiation à la culture et à la langue française. » (Nazarova 2005: 60)

40 Dans le roman de F. M. Dostoïevski *Les frères Karamasov*, *Aliocha*, figure d'une sainteté mystique, tout à fait humaine, est le demi-frère cadet de *Dimitri*, qui, tourmenté à la fois par des vices mesquins, des désirs effrénés et des remords exaltés, est un être funeste d'une extraordinaire complexité.

pouvait sentir sa présence durant tout le spectacle lugubre (cf. Deutscher 1992: 477). En Union soviétique, le culte de Staline se manifestait dans l'architecture. Jusqu'à aujourd'hui, la dénomination *stalinka* = *stalinskij dom*⁴¹ désigne un certain type d'édifices néoclassiques construits entre 1935 et 1960: Plusieurs traces s'en trouvent dans le roman de Makine : la ville de *Boïarsk*, avec « sa carrure très stalinienne » (TF: 61) et avec « ses larges avenues aux grands immeubles de style stalinien, elle incarnait la puissance de l'empire. » (TF: 56) « Derrière la fenêtre (...) se dressaient les bâtiments-forteresses de l'architecture stalinienne. » (TF: 90)

La grande productivité du nom de *Staline* se manifeste aussi en anthroponymie et en toponymie : les admirateurs du *Généralissime* nommaient leurs fils *Stalino* et les filles *Staljinka*.⁴² Dans son *Dictionnaire des prénoms soviétiques*, Herwig Kraus établit une longue liste de dénominations staliniennes plus ou moins bizarres, p. ex. : *Stako* (<Constitution stalinienne de 1936>) ; *Stalber/Stalinber* (<Staline+Béria>) ; *Stalen/Stalentin* ; *Stalena/Stalénita/Stalilena* (<Staline+Lénine>) ; *Stalet* (<Staline+Lénine+Trotski>) ; *Stalinmer* (<Staline est mort>) ; *Takles/Taklis* (<la tactique de Lénine+Staline>).⁴³

Une manie des leaders bolchéviques était le changement des toponymes des villes. Le but était d'anéantir, par des manœuvres onomastiques, le passé <bourgeois> et d'annoncer l'avenir radieux du communisme :⁴⁴ le culte de Staline (cf. Deutscher 1992: 410 et 765s.) se manifestait p. ex. dans les toponymes suivants : *Douchanbé* > *Stalinabad* (1929–1961) ; *Novokouznetsk* (ville fondée en 1931) > *Stalinsk* (1932–1961). En RDA, la ville <dortoir> autour des aciéries modèles de *ECO/Eisenhüttenkombinat Ost*, créées en 1950, portait le nom de *Stalinstadt* (1953–1961 ; depuis lors *Eisenhüttenstadt*). Dès 1961, la ville de *Stalinka* (Ukraine/Poltawa), fondée en 1928, s'appelle *Chervonozavodske* (aujourd'hui *Zavodske*). Un cas curieux concerne *Katowice* : Le 7 mars 1953, deux jours après la mort de Staline (!), la ville polonaise devint *Stalinogród*, et cela jusqu'au 10 décembre 1956 (cf. Parzefall [2016]).

Le toponyme de *Tsaritsyne* (*Царицын*) est particulièrement révélateur : fondée en 1589 à l'embouchure de la *Tsaritsa* dans la Volga, la ville forteresse devait

41 Cf. *Stalinka* in der Architektur.

42 Cf. Kohlheim, R./Kohlheim, V. (2009: 44).

43 Cf. Kraus (2013: 175–179).

44 *La Barricade* était le nom soviétique du cinéma, « seule innovation dans le coin calme de Saranza. » (TF: 36). Ce lieu <lumineux> de divertissements, de spectacles visuels et d'imageries illusoirs était le résultat de la désacralisation d'une église, à laquelle on avait enlevé la coupole et retiré l'iconostase.

protéger la Russie contre les nomades de la steppe. En 1918, pendant la guerre civile, Staline défendit *Tsaritsyne* victorieusement contre les troupes cosaques de Piotr N. Krasnov, lesquelles avaient encerclé la ville, empêchant ainsi le transport de vivres du Caucase septentrional à Moscou. Pour faire l'éloge de cette victoire, tournant de la carrière de Staline et début de son conflit ouvert avec Trotski (cf. Deutscher 1992: 261–271), le nom de *Tsaritsyne* fut changé, le 10 avril 1925, en *Stalingrad*. Depuis le 10 novembre 1961, suite à la déstalinisation, la ville s'appelle *Volgograd*, mais lors des anniversaires de la Bataille de Stalingrad (août 1942–février 1943), la mégalopole porte le toponyme stalinien pendant quelques jours. Dans notre roman, la ville de *Stalingrad* est mentionnée plusieurs fois, toujours en commémoration des combats funestes en 1942/43 (cf. TF: 31; 91; 248). – Puisque *Tsaritsyne* se compose des mots tartares (et turcs) *sari* <jaune> + *su* <eau>, ce toponyme, selon l'étymologie, n'a aucun rapport avec le titre *tsar/царь*, substitué en 1722 par le titre *Imperator*. (cf. Reiche 2001) La rivière *Tsaritsa*, elle non plus, ne se rapporte pas à *tsaritsa*, titre de l'épouse de *l'Imperator*. Nonobstant cela, c'est par un jeu paronymique que *Tsaritzyne* est associé à *tsar* et *tsaritsa*.

3.4. *Saranza*

Ce n'est pas seulement le toponyme de *Saranza*, petite ville fictive, lieu d'habitation de *Charlotte Lemonnier* en Sibérie, qui contient le mot *sar(i)*, mais aussi celui de la ville de *Saransk*, située sur la rive de *l'Insar*, dont un des confluent s'appelle *Saranka*. – Après avoir rapproché *Tsaritsyne* à travers *Stalingrad* au culte de *Staline*, et, par un jeu paronymique, à *tsar* et *tsaritsa*, il faut approfondir les rapports entre *Saransk* et *Saranza* : on peut associer phonétiquement les deux toponymes, mais aussi considérer que

- le jeune Andreï Makine a passé plusieurs années à Penza, ville proche de *Saransk* ; le toponyme *Saranza* est donc, très probablement, un composé de **Saransk** + **Penza**.⁴⁵
- le philosophe et théoricien littéraire Mikhaïl Bakhtine,⁴⁶ dont les idées sur le caractère carnavalesque et polyphonique de la création romanesque sont à la base du *Testament français*, a longtemps vécu et enseigné à *Saransk* (1936 ; 1945–1967) ;

45 Selon Gillespie (2010: 1), le toponyme de *Saranza* serait une fusion de *Saratov* et *Penza* ; cependant, il ne justifie pas son intuition.

46 Cf. Hodgson (1995) ; Welch (2005).

- il y avait de nombreux goulags situés en Mordovie aux alentours de Saransk, la capitale de cette République.⁴⁷ À plusieurs reprises, le narrateur du *Testament français* affirme avoir passé les deux premières années de sa vie dans un camp stalinien.

Sar(i) se révèle comme morphème topographique particulièrement productif,⁴⁸ choisi à bon escient par l’auteur. C’est que *sar(i)* fait allusion à la partie non russe de la Russie et souligne le fait que la Russie est, depuis les conquêtes d’Ivan le Terrible au XVI^e siècle, un État multilingue, multiculturel, multiethnique, multireligieux.

Si le toponyme de *Saranza* symbolise, d’une part, la polymorphie eurasiatique de la Russie, la ville présente aussi des traces de modernité et d’ouverture vers l’Europe :

La maison de ma grand-mère se trouvait à la limite de la ville dans le lieu-dit « la Clairière d’Ouest » : une telle coïncidence (Ouest-Europe-France) nous amusait beaucoup. Cet immeuble de trois étages construit dans les années dix devait inaugurer, selon le projet d’un gouverneur ambitieux, toute une avenue portant l’empreinte du style moderne. (TF: 34)

Cependant, ces visions progressistes ont avorté : « Le projet du gouverneur éclairé avait échoué. La révolution d’Octobre coupa court à toutes ces tendances décadentes de l’art bourgeois. Et cet immeuble – une tranche de l’avenue rêvée – était resté unique en son genre. » (cf. TF: 34) La lutte « contre les surabondances architecturales », dont le jeune *Aliocha* avait été témoin, perfectionna l’abdication de ces tendances modernistes, réputées épicuriennes, voire lascives : la destruction des visages de deux jolies bacchantes en était la preuve emblématique. Le narrateur nostalgique souligne ainsi l’abandon de la campagne russe, qui n’a de contact ni avec le monde moderne ni avec les plaisirs « à la française », ni avec son passé non plus : c’est *Charlotte* qui, avec d’autres membres d’un comité (cf. TF: 286), cherche à sauver une grande maison en bois, « toute noire du temps », l’habitation de « babouchkas les plus folkloriques, directement sorties des contes » (TF: 35).

47 Lors de la Coupe du Monde de football de 2018, le passé lugubre de la Mordovie a été commémoré dans beaucoup d’articles journalistiques. Saransk était un des lieux du championnat, avec un immense stade pour 45.000 spectateurs ; cf. aussi Antone (2013) et Lachmann (2019).

48 Cf. *Sara, Sarakhs, Saraktash, Saralzhin, Saran, Sarapul, Sarata, Saratov, Sarez, Sar-gatskoye, Sariansiya, Sari Bulak, Sarichashma, Sarichioi, Sarikamiş, Saripul, Sarisu, etc.*

3.5. Boïarsk

À maints égards, *Boïarsk* (< боярский «relatif aux boïars»>), mégalopole «stalinienne» imaginaire, ville industrielle sur la Volga avec un million et demi d'habitants (cf. TF: 56),⁴⁹ porte un toponyme *anachronique* : alors que les boïars représentaient, jusqu'au XVII^e siècle, une puissante classe politique de dignitaires nobles, souvent en conflit avec les tsars de Russie, Pierre le Grand abolit la Douma des boïars en 1711, cherchant à les «occidentaliser» et à les asservir à l'État et à l'*Imperator*.

Il faut bien noter que *Boïarsk*, contrairement à un tiers des villes de la Russie,⁵⁰ n'a jamais changé de nom, pas même durant le régime soviétique – signe de la survie de l'esprit d'omnipotence «paternaliste» des boïars dans la culture russe du XX^e siècle. (cf. David-Fox 2014) C'est précisément du nom *suranné* de *Boïarsk* que Makine a affublé cette mégalopole, phare de la politique stalinienne visant à relier l'Union soviétique, à travers une industrialisation forcée, voire impitoyable,⁵¹ au monde moderne et à égaliser les pays occidentaux. De plus, cette ville était interdite aux étrangers (cf. TF: 56),⁵² donc murée contre les échanges «naturels» (commerce, amitiés, amours ...) avec l'extérieur, et c'est là, en périphérie, dans une isba misérable, que vivotait la mère toxicomane de *Charlotte*, la veuve du valeureux médecin *Albert Lemonnier*. (cf. TF: 65s.)

La critique acerbe de Makine concernant la trahison des valeurs authentiques russes s'exprime vers la fin de son roman, où il ridiculise les «nouveaux Russes» qui américanisent même leurs noms : *Alekseï* (ou *Aliocha* !) *Bondartchenko* s'appelle maintenant *Alex Bond* (cf. TF: 285s. et 303). En adoptant le nom de famille de *Bond*, le *businessman* cherche à s'arroger, dans ses phantasmes, la froide masculinité mythique du héros de la «*saga 007*». (cf. Eco 1966) Il refuse carrément la proposition du narrateur de s'appeler *Alexis Tonnelier* (ce qui aurait attesté le premier pas de son intégration à la culture française). Et un *Val Grig*, accompagné d'un *bodygard* musclé et d'une « volage interprète »,

49 Aux alentours de Kiev se trouve la ville de *Boiarka*. – Nina Nazarova (2005: 59) affirme que « le nombre de la population, la disposition, les usines militaires, la centrale électrique, le métro – tout indique qu'il s'agit de Nishny Novgorod, ex-Gorky (...). Cette ville, interdite aux étrangers sous le régime communiste, servait à l'époque de lieu d'exil à d'éminents dissidents (...) ».

50 Cf. Marin (2007). – Le cas le plus fameux est le destin onymique de *Saint-Pétersbourg* > *Petrograd* > *Leningrad* > *Saint-Pétersbourg*.

51 Cf. Deutscher (1992: 383, 414–416, 423s., 427s.) ; Kappeler (2000: 38s.).

52 *Sarov*, le centre des recherches nucléaires en Russie, est une ville «fermée».

porte au narrateur l'ultime lettre, le «testament», de Charlotte : « Il parlait de ses succès et du désastre russe, ne se rendant peut-être pas compte qu'involontairement une cocasse relation de cause à effet s'établissait entre ces deux sujets. »⁵³

En fin de compte, un doute s'impose : le toponyme *Boiarsk*, ne se réfère-t-il pas à Vladimir Boïarski (Bojarski), un des innombrables tortionnaires de l'époque stalinienne, responsable de nombreuses exécutions capitales et de tortures suivies de mort – qui est devenu, cependant, professeur d'université après la disparition de Staline ? (cf. Albaz 1992: 94–140) C'est en 1992 (trois ans avant la publication du roman makinien !), que la courageuse journaliste Jewgenija Albaz, après une enquête fondée sur les archives jusqu'alors secrètes et des entretiens avec V. Boïarski, publia les preuves des agissements sangui-naires de ce personnage, toujours protégé par les «Services» (NKVD, KGB ...), semble-t-il.⁵⁴

3.6. Charlotte / Aliocha

Le nimbe de *Charlotte*⁵⁵ se dessine autour de son prénom. *Gavrilytch* (dérivation patronymique de *Gavriil* «*Gabriel*», l'archange de l'Annonciation), l'ivrogne local de *Saranza*, qui effraie les *babouchkas* avec ses injures, l'appelle, plein de respect, avec son patronyme *Charlota Norbertovna*. (cf. TF: 32s. et 249) C'est chez elle que la laitière fatiguée *Avdotia* (< gr. *Eudokia* «attrait ; agrément») se

53 TF: 302s. ; cf. aussi Vereščagin 1997.

54 « Als ich meine ersten Interviews mit Untersuchungsführern aus der Stalin-Zeit und mit KGB-Mitarbeitern von heute führte (...), hatte ich Angst, die gleiche Angst, die ein Kind vor dem Betreten eines fremden, dunklen, geschlossenen Raums befällt. Aber ich musste in diesen Raum hinein, meine Neugier und mein beruflicher Ehrgeiz stachelten mich dazu an, und ich machte mich auf Ungeheuer und Gespenster gefaßt. So ist es nun einmal: Die Ungewißheit ist oft abschreckender, denn man weiß nicht, wie man ihr begegnen soll. » (Albaz 1992: 11)

55 *Charlotte* est la forme féminine du prénom *Charles*, forme française du prénom allemand *Karl*. Selon Rosa & Volker Kohlheim, *Karl* ne dérive pas du mot ancien haut allemand *kar[a]* «homme, époux», mais probablement d'un surnom dérivé du mot ancien haut allemand *heri* «troupelement de guerriers», auquel on a agglutiné la désinence diminutive latine *-ulus*. En plus, on a changé le <h> initial de *heri* en <c/k> romain, formant ainsi le prénom *Carolus* (cf. Kohlheim, R./Kohlheim, V. 2016: 249s., s.v. *Karl*).

repose en la nommant *Choura* (= diminutif d'*Aleksandra* et d'*Aleksandr*).⁵⁶ Notons que la tante <staliniste> d'*Aliocha* est incapable de prononcer correctement le prénom de *Charlotte*, elle bégaie: « Cherl..., Choul...⁵⁷ bref cette Française (...). » (TF: 191) – Tenant compte qu'*Aliocha* est un diminutif d'*Alekseï*, prénom dérivé d'*Aleksandr*, on arrive au tableau suivant:

Charlotte <> Choura (Choul...) <> Aleksandra <> Alice/Alix <> Alekseï <> Aliocha

Le narrateur mentionne deux fois des activités *ludiques* faites sur les langues : d'une part les *calembours* des copains russes d'*Aliocha*, qui parodiaient le nom du président *Felix Faure* (cf. TF: 202s.), d'autre part les *jeux de mots* (cf. TF: 204) qu'*Aliocha* lui-même avait créés pour contrebalancer ou surpasser leurs exploits linguistiques, en racontant des anecdotes scabreuses trouvées dans la littérature française ou que *Charlotte* avait évoquées. Pourquoi, alors, ne pas prendre plaisir à créer des calembours aussi autour du prénom *Charlotte* ? Relatant sans gêne des histoires douteuses concernant les courtisanes de la Belle Époque, p. ex. *Marguerite Steinheil* et la divine *Otero*, voire des dignitaires comme le président *Faure* et le général *Boulanger*, n'est-elle pas, similairement au Poète (« au parfait magicien ès lettres »),⁵⁸ le simulacre du *charlot* et des *charlatans* ? Et pourquoi ne pas transformer *Charlotte* en *Charlotta* pour diviser ensuite ce nom en *Char-lotta*: <celle qui lutte contre les chars (d'assaut)>, voyant ainsi en *Charlotte* une sorte d'*Anti-Char* ? – Finalement, on découvre avec étonnement que *AL[I]OCHA* /alofa/ comprend presque les mêmes lettres/phonèmes que *Charlotte*, ce que la forme *CHA[R]LO[T]A* /ʃalofa/, utilisée par *Gavrilytch*, manifeste encore plus clairement. C'est donc le rapprochement anagrammatique qui met en évidence, une fois de plus, la parenté spirituelle et culturelle entre *Charlotte* et *Aliocha*, entre la muse et son disciple – entre la France et la Russie.

56 Il est fort probable que la laitière illettrée ait considéré *Charlotte* non comme une Française mais simplement comme une étrangère, la classant alors parmi les *Nemcy*, longtemps appellation générique de tous les étrangers en Russie; (cf. Heller 2002: 26) la seule étrangère, qu'*Avdotia* connaissait de nom, était, possiblement, la zaritsa *Aleksandra* (diminutif: *Choura*), née *Alice* von Hessen-Darmstadt, surnommée *Alix*.

57 Voulait-elle prononcer, comme *Avdotia*, le nom diminutif *Choura* ? Est-ce qu'une inhibition psychique, peut-être une rivalité dissimulée, le lui a interdit ? (cf. Freud 197: 17s.).

58 C'est avec ces paroles que Charles Baudelaire avait dédié *Les fleurs du mal* à Théophile Gautier; (cf. Baudelaire 1961: 3).

Lors de sa dernière visite à *Saranza*, *Charlotte* invite *Aliocha* à faire avec elle une promenade dans la *Stalinka*. Là, elle lui montre un petit vignoble qu'elle y avait planté – et cela malgré les racontars empreints d'anxiété des gens de la région. *Charlotte* apparaît ainsi comme une version moderne et féministe de l'intrépide héros des contes de fée. Elle affronte courageusement les dangers – réels et, avant tout, imaginaires –, elle n'est pas dépendante de rumeurs plus ou moins fondées. L'interdit, le tabou n'existe pas pour elle, même pas dans le domaine de l'éros, sans exclusion de scènes douloureuses.⁵⁹ Le vignoble au milieu de la *Stalinka* prouve que, même dans un régime totalitaire qui cherche à contrôler chaque pas et chaque activité des citoyens, il y a des marges de liberté, aussi limitées soient-elles. Dans ce sens, *Charlotte* est une figure de la *résistance*.⁶⁰

4. La «douce mort» du président Félix Faure

Le nom de *Félix Faure* et son substitut coréférentiel *le président* incitent particulièrement à des réflexions sur le fonctionnement des noms littéraires.⁶¹ Mais pourquoi le narrateur insiste-t-il tellement sur cet homme d'État (environ 30 occurrences), président de la République française du 17 janvier 1895 au 16 février 1899 ? Il me semble y avoir des raisons qui, bien évidemment, *ne sont nullement mentionnées dans le roman* et qui gagnent à être élucidées :

- (1) *Félix Faure* représente, d'une part, un moment crucial et tragique de l'histoire de la France moderne. Car c'est à lui qu'incombe, en large mesure, la responsabilité de la tragédie nationale de l'affaire Dreyfus. Stimulé par des milieux antisémites, monarchistes et cléricaux de la droite nationaliste, Faure commit la grave erreur de refuser la révision du procès Dreyfus. Et cela même après l'article d'Émile Zola « J'accuse » (adressé à *Faure* en sa qualité de président de la République !) et la

59 « Un jour elle me parla du viol » (TF: 239). *Charlotte* confesse ce crime qu'elle avait subi en Asie centrale par un jeune enturbanné, mais d'une voix calme, quand *Aliocha* savait déjà « de quoi il s'agit ... » – et pas pour susciter des préjugés xénophobes, comme l'avait fait sa tante «stalinienne» (cf. TF: 191s.).

60 Les vertus de *Charlotte* sont amplement développées par Magda Ibrahim (cf. Ibrahim 2015: 15–97).

61 Le terme «président» est ambigu ! Le président de la République (cf. TF: 27), lors de la crue centennale de 1910, s'appelait Armand Fallières.

découverte du vrai coupable.⁶² Cette erreur fut une des causes de la scission définitive entre la gauche prolétarienne anticléricale et la petite bourgeoisie réactionnaire, suivie de la séparation de l'Église et de l'État.⁶³

- (2) D'autre part, le *président Faure*, «heureux» comme son prénom *Félix* (antiphraistique, bien sûr) semble l'indiquer, était surnommé «Président-Soleil» ; il incarnait, au plus haut degré, les fastes de la Belle Époque,⁶⁴ et surtout le binôme romantique «l'amour et la mort».⁶⁵ C'est au moins ce que soutint *Charlotte*, déclarant à ses petits-enfants adolescents (*Aliocha*, treize ans ; sa sœur, quinze ans) : « Il est mort subitement, à l'Élysée. Dans les bras de sa maîtresse, Marguerite Steinheil ... » (TF: 100). Rétrospectivement, le narrateur souligne la gravité de cette information pour lui : « C'est cette phrase qui sonna le glas de mon enfance. (...) La beauté tragique de ces quelques mots me bouleversa. » (ibid.) – A partir de ce moment, le nom de *Félix Faure* s'imposait avec force aux fantasmes érotiques de l'adolescent, altérant sa vision « principalement romanesque » de la France. – *Cependant*, la «douce mort» (16 février 1899), point final et, en apparence, apogée d'une aventure passionnée, n'était qu'une légende (cf. Manière 2020), qui déclencha nombre de plaisanteries derrière le dos du président pour avoir trop «sacrifié à Vénus». Cette légende fut propagée pour camoufler les vraies causes (occultées tant par *Charlotte* que par le narrateur !) du décès du président :

-
- 62 Le 22 décembre 1894, le capitaine Dreyfus est condamné pour espionnage à la dégradation et à la déportation à vie, mais sur la base d'erreurs judiciaires et de documents falsifiés («*Dossier secret*»). En décembre 1896, le commandant Picquart, le chef des Services des renseignements, ayant signalé le commandant Esterházy comme le véritable coupable, est envoyé en Tunisie. Alors son adjoint, le commandant Henry, produit un nouveau document falsifié (dit «*Faux Henry*»). Suite à l'acquiescement d'Esterházy, Émile Zola publie le fameux article *J'accuse* (13 janvier 1898), mais se voit accusé de diffamation (procès Zola, 7–21 février 1898). Le 30 août 1898, Henry admet son forfait et se suicide le lendemain. Après la révision du procès, Dreyfus est finalement gracié et réhabilité en 1906 (cf. Duby (dir.) 1970: 483s.) ; Loewe 2005b). – Nonobstant l'évidence de l'innocence de Dreyfus, Félix Faure resta toujours hostile à la révision du procès.
- 63 « L'affaire Dreyfus marque la fin de la période dominée par les modérés ou «républicains de gouvernement». Les positions intermédiaires, centristes, sont devenues impossibles à tenir. La coupure entre droite et gauche s'accroît. » (Duby (dir.) 1970: 484).
- 64 Cf. la réception du tsar Nicolas II et de son épouse en octobre 1896 par Félix Faure (cf. TF: 39–51).
- 65 Cf. le fameux poème de Giacomo Leopardi « *Amore e Morte* », écrit entre 1831 et 1835.

abus de drogues aphrodisiaques ; stress provoqué par les tracasseries d'une politique erronée.⁶⁶

5. Conclusions

Les considérations concernant le président *Félix Faure* permettent des conclusions suivantes :

5.1. L'écriture «à trous»⁶⁷

Le testament français reprend, d'une part, une série d'informations douteuses, sinon fausses, comme la légende de la «douce mort» de *Félix Faure* ou de la défaillance sexuelle de *Lénine*. D'autre part, il présente de profondes lacunes historiques, informations laissées «vides» à dessein par le narrateur, comme p. ex. le rôle problématique de *Félix Faure* dans les vicissitudes de l'affaire Dreyfus. D'autres exemples : le narrateur mentionne seulement le comportement exécrationnel de *Béria* envers les femmes, mais occulte son rôle comme bourreau de Staline et organisateur des massacres de Katyn (et d'ailleurs) pour liquider l'élite polonaise (avril/mai 1940).⁶⁸ *Verdun* est fréquemment évoqué comme un éclat d'obus et comme gage d'amour, mais pas comme commémoration de la bataille meurtrière qui y eut lieu.

Comment expliquer ces lacunes ? On peut présumer que le narrateur adresse implicitement des messages aux lecteurs. C'est qu'il les exhorte d'une part à lire attentivement le texte romanesque, mais aussi à se procurer les informations (historiques/littéraires) manquantes. Quelquefois, il leur donne même des indices : il mentionne p. ex. le nom de Jules Verne et la lutte contre le calamar,

66 Steinheil 2011, chap. VIII: « As soon as I entered, he said to me, whilst Blondel politely withdrew: <There is something wrong with me. Ah ! why have you not been around me all these days ? I have lost control of myself ... I am so tired of all these intrigues and hopeless complications in the Dreyfus case. I have tried to forget my worries, and have been taking a great deal of that drug ... which I ought never to touch. I have done so even this afternoon.> (...) The door leading to it was open, for the President complained that he could not breathe easily, and wanted as much air as possible. (...) <I really must look after my health>, he said, <and give up this <poison.> ... (<...>)> I asked him how he had used his time that day, and he told me that he had received a few important personages ... and also a lady friend who had done her utmost to influence him in regard to the Dreyfus affair. (...) Suddenly the President exclaimed: <I am stifling ... I feel dizzy> ».

67 Cf. Mistreanu (2017b: 185–189).

68 Cf. Rayfield (2004) ; Sorja (1992).

faisant ainsi allusion à *Vingt mille lieues sous les mers*. Cependant, il ne cite pas la promenade du professeur *Aronnax* et du capitaine *Némo* dans les flots de l'*Atlantide*.

En revanche, il présente bien le double visage du dernier *Imperator* : « Tsar de toutes les Russies » (TF: 40) <--> « tyran cruel » (TF: 59) : il renverse *Nicolas II* de son piédestal en faisant allusion à son régime autocratique (cf. TF: 53), à la terrible bousculade sur le champ de Khodynka (31 mai 1896 ; fête populaire, quelques jours après le couronnement du tsar, avec 1.300 morts), à la tuerie lors de la manifestation pacifique du 9 janvier 1905 («Dimanche rouge»⁶⁹) et au massacre sur le fleuve Léna (17 avril 1912 ; cf. TF: 57).

5.2. La structure rhizomique du roman

Le testament français, tout compte fait, est un labyrinthe littéraire, parsemé d'inexactitudes (volontaires), de leurres et de corrections, où les poétonymes forment une *structure rhizomique*, c'est-à-dire non-terminée, toujours modifiable, apte à inclure même des noms non-cités. Par leur nature, les noms littéraires ne servent pas seulement à identifier des objets individuels, mais comportent un florilège d'associations collectives, différenciées selon le contexte linguistico-culturel (cf. fr. *tsar* ≠ russ. *царь* ; cf. TF: 59) et aussi individuelles, liées aux expériences de chaque lecteur. (cf. Kalverkämper 1978: 390) Dans *Le testament français*, les poétonymes, tant de par leur fréquence élevée et de leur dissémination dans le texte que de par le foisonnement et l'enchevêtrement de leurs significations, contribuent principalement à en assurer la *cohérence*.

5.3. La valeur des renvois

Au cours de la lecture, les noms littéraires s'enrichissent sémantiquement par des renvois anaphoriques et quelquefois cataphoriques.⁷⁰ Ils ont, entre eux, des relations plus ou moins explicites. Les cas les plus simples sont les structures coréférentielles (*Félix Faure – le président*) et les relations interpersonnelles (*Charlotte – Aliocha ; Félix Faure – Marguerite Steinheil*). Mais il y a aussi les relations moins visibles : « Le maître de l'Atlantide émergée, le président Félix Faure,

69 Cf. Kappeler (2000: 31).

70 Un exemple : « Un soir, j'entendis ma tante et son concubin parler de Béria ... Autrefois, dans les conversations de nos invités, j'avais appris ce que dissimulait ce nom terrible. » (TF: 187) – Le nom de «Béria» est d'abord sémantiquement vide, ensuite le narrateur explicite l'expression «nom terrible».

accueillait le Tsar de toutes les Russies Nicolas II et son épouse. » (TF: 40) Dans ce cas-là, *Félix Faure* est étroitement associé à *Atlantide* et aussi à *Nicolas II*.

En outre, il y a des relations *associatives* (*Jean sans Peur – Félix Faure*), comme le montre la citation où Charlotte relate ses souvenirs d'un écusson commémoratif :⁷¹

J'ai appris sa légende par cœur : « *Dans ce passage sortant de l'hôtel de Barbette, le duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, fut assassiné par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, dans la nuit du 23 au 24 novembre 1407* » ... Il sortait de chez la reine Isabeau de Bavière ...

Notre grand-mère se tut, mais (...) nous entendions toujours ces noms fabuleux tissés en un tragique monogramme d'amour et de mort : Louis d'Orléans, Isabeau de Bavière, Jean sans Peur ... Soudain, sans savoir pourquoi, je me souvins du Président [*Félix Faure*]. Une pensée très claire, très simple, évidente : c'est que durant toutes ces cérémonies en honneur du couple impérial (...) – il n'avait pas cessé de rêver à elle, à sa maîtresse, à Marguerite Steinheil. (TF: 113)

Ces phrases sont chargées d'énigmes et d'équivoques : Qui était ce < *Il* > qui « sortait de chez la reine » ? Ne représentant pas l'antécédent direct, le nom de *Jean sans Peur*, mais *Louis d'Orléans*, un antécédent « éloigné », le pronom personnel < *il* > est *ambigu*. La signification de cette pronominalisation irrégulière ne s'explique que par le contexte historique (*non mentionné dans le roman !*) : Le duc d'Orléans était le beau-frère d'*Isabeau de Bavière* (*Elisabeth von Bayern*) et, selon les mauvaises langues, aussi son amant. En 1407, dans le conflit acharné qui l'opposait au duc de Bourgogne (son cousin), il comptait sur le concours de la reine.

En plus, n'indiquant pas la raison de la visite de *Louis d'Orléans* chez l'épouse de *Charles VI*, roi sombré dans la folie et démuné de ses fonctions gouvernementales, la phrase de *Charlotte* est *elliptique* (cf. Mistreanu 2017b: 185s.) : C'est pourquoi le lecteur (ainsi qu'*Aliocha !*) est réduit à des *conjectures* et *suppositions* (dîner officiel, négociations politiques, etc. ?). Cependant, connaissant les pulsions pubères d'*Aliocha*, *Charlotte* suggère, de façon subterfuge, une interprétation moins candide : C'était après un tête-à-tête galant que *Louis d'Orléans* sortait de chez *Isabeau*, avant d'être assassiné – et cela incite l'adolescent à penser, inconsciemment (« sans savoir pourquoi »), à la « douce mort » du président *Félix Faure*, conséquence également, selon *Charlotte*, d'un rendez-vous amoureux : Le point commun des deux événements est, bien sûr, le binôme « amour – mort ». Notons, cependant, que cette vision de la rencontre

71 Quant au contexte historique cf. Duby (dir.) 1970: 214–216 ; Schneider-Ferber 2018.

du duc d'Orléans avec la reine *camoufle* les « années terribles » de la France du début du XV^e siècle (cf. Duby (dir.) 1970: 214s.) ; en plus, elle reprend le dénigrement controversé d'Isabeau (cf. Schneider-Ferber 2018: 66–70 et 132–134).

En ce qui concerne l'arrangement narratologique, ce passage est une belle démonstration de l'aptitude des noms propres à tisser des liens sémantiques « à grande distance », soutenant ainsi la trame du texte. Mais c'est par la structure elliptique et ambiguë du passage que le lecteur se voit invité, une fois de plus et de façon sophistiquée, à dénicher les secrets d'une affaire difficile à cerner ...

Une liste certainement incomplète de renvois intra-textuels devrait inclure les poétonymes suivants : *Atlantide, Béria, Boïarsk, Charlotte / ma (notre) grand-mère, Félix Faure/le président, Jean sans Peur, Louis d'Orléans, Pachka, Saranza, Staline/Stalingrad/Stalinka, Verdun ...*

Cette liste n'est nullement exhaustive. On pourrait toujours y ajouter des poétonymes ultérieurs, p. ex. *Fiodor, Isabeau, Lénine ...* Certains appellatifs ont des fonctions semblables, p. ex. *chapka, isba, les samovars, tsar*, et aussi des expressions comme *bartavelles et ortolans, femme en veste ouatée ...* Pour-suivant cette piste, on constate enfin des renvois purement *virtuels*, c'est-à-dire des non-dits, p. ex. Béria – Staline ou Félix Faure – Émile Zola // Félix Faure – Dreyfus ; ces renvois dépendent, évidemment, des connaissances extratextuelles de chaque lecteur.

5.4. La centralité des noms littéraires dans *Le testament français*

Tout cela prouve que les poétonymes sous-tendent véritablement la « charpente » poétique du roman. C'est pour cette raison qu'ils occupent une place centrale dans l'élaboration de la narration. Et il y a ce nom particulier, le *titre*, qui, se chargeant de rassembler les *membra disiecta*, « des personnages en cire d'un cabinet de curiosités, des reliques d'un empire défunt » (TF: 268), en crée un *texte* : « Dans le train qui m'amenait à Paris, je tentai de donner un nom à toutes ces années passées loin de Saranza. » (ibid.)⁷² Et voici ce nom particulier, laborieusement trouvé : *Le testament français*.

72 Faisant allusion à l'affirmation du narrateur : « Mais la vie ne se souciait pas de la cohérence du sujet. (...) La vie était en fait un interminable brouillon où les événements, mal disposés, empiétaient les uns sur les autres (...) » (TF: 193), Isa Van Acker (2009: 124s.) souligne l'importance de l'emploi métaphorique du verbe « tisser » (< lat. *texere*) dans *Le testament français* : « Le tissage verbal se propose ici comme le moyen de restituer une cohérence, de révéler la consonance d'instant ou d'événements qui dans le vécu du quotidien paraissent « mal disposés, empiét[ant] les uns sur les autres » ».

Bibliographie

- Albaz, Jewgenija (1992 [Moscou 1992]) : Geheimimperium KGB. Totengräber der Sowjetunion (= dtv 30326), München.
- Antone, Paul (2013) : C'est quoi la Mordovie ? Un pays de goulag ..., dans : Marianne, 09.01.2013 = <https://www.marianne.net/monde/c-est-quoi-la-mordovie-un-pays-de-goulag> [20.11.2020].
- Armeni, Ritanna (2015) : Di questo amore non si deve sapere. La storia di Inessa e Lenin, Ponte alle Grazie.
- Baudelaire [Charles] (1961 [1857]) : Les fleurs du mal. Les Épaves - Bribes - Poèmes divers - Amoenitates Belgicæ. Introduction, relevé de variantes et notes par Antoine Adam (= Classiques Garnier), Paris.
- Brütting, Richard (2013) : Namen und ihre Geheimnisse in Erzählwerken der Moderne, Hamburg.
- Brütting, Richard (2016) : Amours et lieux dans *Madame Bovary* : Recherches d'onomas-tique flaubertienne = <https://flaubert.univ-rouen.fr/article.php?id=46> [15.01.2021].
- Brütting, Richard [à paraître] : Poetonomastik. Namen in der französischen und italienischen Literatur, dans : Handbuch der romanistischen Onomastik, Berlin.
- Brütting, Richard/Trautmann, Günter (éd.) (1997) : Dialog und Divergenz. Interkulturelle Studien zu Selbst- und Fremdbildern in Europa. Länderschwerpunkte : Italien, Rußland, Ex-Jugoslawien, Schweiz und Deutschland, Frankfurt am Main.
- Brütting, Richard/Sacco, Sergio (éd.) (1999) : Dissens und Dialog. Italien, Deutschland und Rußland im interkulturellen Vergleich / Dissenso e Dialogo. Italia, Germania, Russia : confronto interculturale (= Italien in Geschichte und Gegenwart 13), Frankfurt am Main.
- Brütting, Richard/Kokoškina, Svetlana/Sacco, Sergio (éd.) (2001) : Konflikt und Konsens. Deutschland, Italien und Russland auf dem Weg zum vereinten Europa / Conflitto e consenso. La Germania, l'Italia e la Russia verso l'Europa unita (= Italien in Geschichte und Gegenwart 16), Frankfurt am Main.
- Brütting, Richard/La Salvia, Adrian (éd.) (2005) : Italien-Ansichten. Italien in Selbst- und Fremdwahrnehmung / Immaginario dell'Italia in patria e all'estero (= Italien in Geschichte und Gegenwart 24), Frankfurt am Main.
- Chronologie : Visite de Nicolas II en France = <http://www.kronobase.org/chronologie-categorie-Visite+de+Nicolas+II+en+France.html> [27.12.2020].
- Clément, Murielle Lucie (2007) : Poétique du multilinguisme chez Andreï Makine, dans : Écrivains multilingues et écritures métisses. L'hospitalité des langues, sous la direction d'Axel Gasquet et Modesta Suárez, Clermont-Ferrand, 165–180 = <http://www.muriellelucieclement.com/multilinguisme/> [14.11.2020].

- David-Fox, Michael (2014) / [Compte rendu de] Getty, John Arch (2013) : *Practicing Stalinism : Bolsheviki, Boyars, and the Persistence of Tradition*, New Haven/London, dans : *Slavic Review* 73/3, 635–638.
- Debus, Friedhelm (2002) : *Namen in literarischen Werken : (Er-)Findung - Form - Funktion (= Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse/ Akademie der Wissenschaften und der Literatur 2002/2)*, Mainz/Stuttgart.
- Demaille, Alexandre (2018) : *Fluctuat nec mergitur. Les Parisiens toujours debout dans l'adversité*, Versailles.
- Deutscher, Isaac (1992 [1966]) : *Stalin. Eine politische Biographie. Mit einem Vorwort zur Taschenbuchausgabe von Detlev Claussen (= rororo 2480)*, Reinbek bei Hamburg.
- Dorion, Henri/Tcherkassov, Arkadi (2001) : *Le Russionnaire. Petite encyclopédie de toutes les Russies*, Sainte-Foy (Québec), [online] = https://www.lesjeunesrussisants.fr/dictionnaires/documents/LE_RUSSIONNAIRE.pdf [04.02.2021].
- [Dossier Crue 1910] = <http://www.driee.ile-de-france.developpement-durable.gouv.fr/dossier-crue-1910-r185.html> [27.10.2020].
- Dostojewskij, Fjodor Michailowitsch (s. a. [1879/80]) : *Die Brüder Karamasoff (= Bertelsmann Lesering 825)*, Gütersloh.
- Duby, Georges (dir.) (1970) : *Histoire de la France*. Paris.
- Eco, Umberto (1966) : *James Bond : une combinatoire narrative*, dans : *Communications* 8, 77–93.
- Ferrand, Marcel (2001) : *Le français d'un prix Goncourt vu par un russisant*, dans : *Revue Russe* 20, 83–97 = DOI <https://doi.org/10.3406/russe.2001.2117> / https://www.persee.fr/doc/russe_1161-0557_2001_num_20_1_2117 [06.02.2021].
- Flaubert, [Gustave] (1951) : *Œuvres*, vol. I : *La tentation de Saint Antoine. Madame Bovary. Salammbô. Texte établi et annoté par A. Thibaudet et R. Dumesnil (= Bibliothèque de la Pléiade 37)*, Paris.
- Freud, Sigmund (1971 [1904 ; 1941]) : *Zur Psychopathologie des Alltagslebens. Über Vergessen, Versprechen, Vergreifen, Aberglaube und Irrtum (Fischer Bücherei 6079 ; 236. –265. Tausend)*, Frankfurt am Main/Hamburg.
- Gillespie, David (2010) : *Bartavels, Ortolans, and Borshch : France and Russia in the Fictional Worlds of Andreï Makine*, dans : *Australian Slavonic and East European Studies*, 24/1–2, 1–18 = <https://miskinhill.com.au/journals/asees/24:1-2/bartavels-ortolans-borshch> [04.02.2021].
- Harmath, Erzsébet (2016) : *Andreï Makine et la francophonie. Pour une géopoétique des œuvres littéraires*, Paris.
- H. G. [Heinz J. Galle] (1999) : « Atlantis », dans : Pleticha, Heinrich/Augustin, Siegfried : *Lexikon der Abenteuer- und Reiseliteratur von Afrika bis Winnetou*, Stuttgart/Wien/Bern, 38–41.

- Heller, Klaus (2002) : « Russland zwischen Tradition und Verwestlichung », dans : Meier-Walser/Rill (éd.) (2002), 23–32.
- Heredia, José-Maria de (1896) : Salut à l'Empereur. Stances héroïques dites par M. Paul Mounet (...), Paris.
- Hodgson, Richard (1995) : Mikail Bakhtine et la théorie littéraire contemporaine, dans : *Liberté* 37/4 (220), 48–56 = <https://id.erudit.org/iderudit/32323ac> [04.02.2021].
- Ibrahim, Magda (2015) : Le personnage de Charlotte dans *Le Testament Français* (1995) d'Andreï Makine. Un modèle de liberté (= *Approches littéraires*), Paris.
- Kalverkämper, Hartwig (1978) : *Textlinguistik der Eigennamen*. Stuttgart.
- Kappeler, Andreas (2000² [1997]) : *Russische Geschichte* (= *Wissen in der Beck'schen Reihe* 2076), München.
- Kohlheim, Volker (2012/2013) : Toponyme in der Literatur : Ein kognitivistischer Ansatz, dans : *Namenkundliche Informationen* 101/102, 352–364.
- Kohlheim, Volker (2019) : Die literarische Figur und ihr Name, dans : Kohlheim, Volker (2019), unter Mitarbeit von Rosa Kohlheim : *Der Name in der Literatur*, Heidelberg, 13–65.
- Kohlheim, Rosa/Kohlheim, Volker (2005) : *Duden. Familiennamen. Herkunft und Bedeutung*, Berlin.
- Kohlheim, Rosa/Kohlheim, Volker (2009) : *Duden. Die wunderbare Welt der Namen*, Mannheim [u.a.].
- Kohlheim, Rosa/Kohlheim, Volker (2016⁵) : *Duden. Das große Vornamen-Lexikon*, Berlin.
- Kraus, Herwig (2013) : *Sowjetische Vornamen. Ein Lexikon*, Berlin [u. a.].
- La Bible. Ancien Testament, vol. 1 [1992]. Traduction œcuménique (= *Le Livre de Poche* 5146), Paris.
- Lachmann, Renate (2019) : *Lager und Literatur. Zeugnisse des GULAG*, Konstanz.
- Landais, Napoléon (18608 [1835]) : *Grammaire générale des grammaires françaises présentant la solution analytique, raisonnée et logique de toutes les questions grammaticales anciennes et nouvelles*, Paris.
- Laurent, Thierry (2006) : *Andreï Makine, Russe en exil*, Paris.
- Le Petit Larousse illustré [2019] (2018). Paris.
- Leroy, Sarah (2004) : *Le nom propre en français*, Paris.
- Luks, Leonid (2002) : Die <Logik> des Stalinismus, dans : Meier-Walser/Rill (éd.) (2002), 158–165.
- Manière, Fabienne (2020) : 16 février 1899. La mort heureuse de Félix Faure, dans : *Hérodote.net*, 03.06.2020 = https://www.herodote.net/16_fevrier_1899-evenement-18990216.php [03.02.2021].
- Marin, Anaïs (2007) : Toponymie d'une manie : les villes renommées de Russie, dans : *Regard sur l'Est*, 15.11.2007 = <http://regard-est.com/toponymie-dune-manie-les-villes-renommees-de-russie> [22.11.2020].

- Mathiot, Ginette (1990 [1932]) : *La cuisine pour tous*. Paris.
- Meier-Walser, Reinhard C./Rill, Bernd (éd.) (2002) : *Russland. Kontinuität, Konflikt und Wandel* (= Sonderausgabe *Politische Studien*), München.
- Mélat, Hélène (2002) : *Testament français ou Testament russe ?* dans : *Revue Russe* 21/1, 41-49 = http://www.persée.fr/doc/russe_1161-0557_2002_num_21_1_2141 [27.11.2020].
- Mignon, Anne-Laure (2016) : *L'ortolan, un mets interdit que chefs et hommes politiques regrettent*, dans : *Madame. le Figaro*, 27 octobre 2016 = <https://madame.lefigaro.fr/cuisine/l-ortolan-cet-oiseau-que-les-chefs-regrettent-261016-117489> [04.10.2020].
- Mistreau, Diana (2017a) : *Décentrement et topoï romanesques. La France-Atlantide et la Russie-Atlantide d'Andreï Makine*, dans : Sylvie Camet (éd.) (2017) : *Décentrement et travail de la culture* (= *Dynamiques contemporaines*), Louvain-la-Neuve, 199–205.
- Mistreau, Diana (2017b) : « Ils veulent conjurer le silence ». *Ellipses et non-dits chez Andreï Makine*, dans : *Quêtes littéraires* 7, 182–191.
- Mistreau, Diana (2019) : *Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie*. Thèse de Doctorat Univ. du Luxembourg/Univ. Paris-Est Créteil Val de Marne [online] = <https://orbilu.uni.lu/bitstream/10993/41019/1/> [30.01.2021].
- Mommsen, Margareta/Nußberger, Angelika (2007) : *Reformen im Namen der Revolution*, dans : Mommsen, Margareta/Nußberger, Angelika (2007) : *Das System Putin. Gelenkte Demokratie und politische Justiz in Russland* (= *becksche reihe 1763*), München, 90–94.
- Nazarova, Nina (2004) : *L'Atlantide française et l'Atlantide russe d'Andreï Makine*, dans : Parry/Scheidhauer/Welch (éd.) (2004), 55–64.
- Nazarova, Nina (2005) : *Andreï Makine, deux facettes de son œuvre* (= *Critiques littéraires*), Paris.
- Parry, Margaret/Scheidhauer, Marie Louise/Welch, Edward (éd.) (2004) : *Andreï Makine : La rencontre de l'Est et de l'Ouest*. Paris.
- Parry, Margaret/Scheidhauer, Marie Louise/Welch, Edward (éd.) (2005) : *Andreï Makine : Perspectives Russes*, Paris.
- Parzefall, Raffael [2016] : *Kattowitz/Katowice*, dans : *Online-Lexikon zur Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa*, 2016 = <http://ome-lexikon.uni-oldenburg.de/p32229> (Stand 25.08.2020) [01.11.2020].
- Perrault, Charles (1983 [1697]) : *Le Chat Botté et les autres Contes de Fées / Der gestiefelte Kater und die anderen Märchen*. Übers. von Ulrich Friedrich Müller ; Illustrationen von Willy Widmann (= *dtv zweisprachig 9196*), München.
- Pfeifer, Wolfgang (éd.) (2011) : *Etymologisches Wörterbuch des Deutschen*, Koblenz.
- Rayfield, Donald (2004 [2004]) : *Stalin und seine Henker*, München.
- Reiche, Antonia von (2001) : *Der Weg des russischen Zarentums zur Anerkennung in der Zeit von 1547 bis 1722 (eine völkerrechtlich – historische Studie)*. Diss. Univ.

- Hamburg = <https://ediss.sub.uni-hamburg.de/bitstream/ediss/3199/1/dissertation.pdf> [13.11.2020].
- Rimbaud, Arthur (1960) : Poésies. Une Saison en enfer. Illuminations et autres textes. Préface de Paul Claudel. Édition établie par Pascal Pia (= Le livre de poche 498), Paris.
- Rubins, Maria (2007) : In fremden Zungen. Milan Kunderas und Andreï Makines französische Prosa, dans : Osteuropa 57/5, 169–188.
- [Russie virtuelle] : Prénoms = <https://www.russievirtuelle.com/prenoms.htm> [13.11.2020].
- Schneider-Ferber, Karin (2018) : Isabeau de Bavière. Frankreichs Königin aus dem Hause Wittelsbach. Regensburg.
- Sorja, J. (1992) : Regisseur der Tragödie von Katyn, dans : Nekrassow, Vladimir F. (éd.) (1992 [1991]) : Berija. Henker in Stalins Diensten. Ende einer Karriere, Berlin, 216–218.
- Stalinka in der Architektur = <https://www.hisour.com/de/stalinka-in-architecture-33475/> [16.10.2020].
- Steinheil, Marguerite (2011 [1912]) : My Memoirs / The Project Gutenberg eBook of My Memoirs, by Marguerite Steinheil = <http://www.gutenberg.lib.md.us/3/7/3/9/37390/37390-h/37390-h.htm> [22.01.2021].
- TF = Makine, Andreï (1995) : Le testament français. Roman, Paris, Mercure de France.
- Van Acker, Isa (2009) : La question de l'héritage dans *Le Testament français* d'Andreï Makine, dans : Jongy, Béatrice/Keilhauer, Annette (éd.) (2009) : Transmission/Héritage dans l'écriture contemporaine de soi, Clermont-Ferrand.
- Vereščagin, Ewgenij (1997) : Wandel traditioneller Rede- und Verhaltenstaktiken von Russen unter den Bedingungen des freien Markts, dans : Brütting/Trautmann (éd.) (1997), 223–233.
- Verne, Jules (1990 [1869/70]) : Vingt mille lieues sous les mers. Préface de Christian Chelebourg (= Le livre de poche 2033), Paris.
- Vormweg, Christoph (1998) : « Das französische Testament » = https://www.deutschlandfunk.de/das-franzoesische-testament.700.de.html?dram:article_id=81201 [18.09.2020].
- Welch, Edward (2005) : Vers une lecture bakhtinienne de Makine, dans : Parry/Scheidhauer/Welch (ed.) (2005), 117–123.

[**Abstract:** Having emigrated from France to Russia, Charlotte Lemonnier has survived the cruelties of the Stalinist regime and the Second World War. Maintaining great serenity of soul, she lives freely among the inhabitants of a small village in Siberia, conveying to her grandson Alyosha a vivid image of the freedom available in France as well as a feel for the French language. The adolescent tries to reconcile Charlotte's tales with the Russian mentality and the hardships of life in Russia, but fails in his aspirations, particularly in the domain of eroticism. He eventually emigrates to France, where he seeks to overcome

his disappointment by writing novels in French. Through Charlotte's posthumous letter, Alyosha realizes that he was born in a *gulag* as the fruit of a coercive sexual relationship imposed on an imprisoned female *kulak*.

The present study is based on the hypothesis that poetonyms contribute significantly to the constitution of the meaning of literary texts. Despite the centrality of literary names in Makine's novel, however, its poetonyms have not yet been studied in any detail. I will therefore analyse symbolic, etymological, historic, geographic, anagrammatic aspects, etc. of the most important anthroponyms and toponyms that occur in this novel (*Alyosha, Charlotte, Pashka, Félix Faure / Atlantide, Boyarsk, Saranza, Stalinka* ...). By combining the different names and placing them in their French and Russian linguistic contexts, I will show that there is a movement from one cultural background to the other. Thus, through name configuration in particular, *Dreams of My Russian Summers* portrays a multicultural migration between France and Russia – between East and West. *Dreams of my Russian Summers* is a *Bildungsroman* that encompasses several issues: identity formation (what shall I be: Russian, French, cosmopolitan?); sentimental education (love, what is it?); disappointment; and, finally, awareness of reality.]